

# Sur le point de s'effondrer



Le feuilleton  
D'ERIC CHEVILLARD

**L**e wombat est un marsupial tout en fourrure (du vison gris), une sorte de koala souterrain et fouisseur dont la poche ventrale s'ouvre vers le bas afin de ne pas se remplir de terre et de cailloux quand il creuse ses galeries. Il existe bel et bien, vous pouvez vérifier (dans votre dictionnaire plutôt que dans votre jardin, l'animal étant un citoyen australien peu migrateur). Au reste, Will Cuppy n'écrivait qu'avec le plus grand scrupule et vous ne le prendrez jamais en défaut sur un point d'histoire naturelle. Fuyant la compagnie de ses semblables en général et celle d'autrui en particulier, il aimait promener ses pas dans le zoo du Bronx avant de rejoindre son appartement et de s'y calfeutrer, ses livres redoublant ses murs, écrivant dans la nuit pour le *Herald Tribune* ou le *New Yorker* des chroniques humoristiques, animalières ou historiques, qu'il publiait régulièrement en recueil (*Comment reconnaître vos amis des grands singes*, Rivages, 2007; *Grandeur et décadence d'un peu tout le monde*, Wombat, 2011). Longtemps il avait vécu en ermite sur une île au sud de Long Island, dans une mesure baptisée Tottering-on-the-Brink (« sur le point de s'effondrer »). Les misanthropes ne s'aiment pas beaucoup non plus. Il n'y a pas de raison de faire une exception. En 1949, Will Cuppy écrivit *Comment attirer le wombat*, puis il se donna la mort.

« Les souris domestiques sont de petites créatures loyales. Elles restent avec vous jusqu'à la dernière miette », nota Will Cuppy en 1949 et, le 8 septembre de la même année, il avala tant de somnifères qu'il dort encore aujourd'hui. La carapace de l'humoriste pourrait bien être identique à celle du tatou. Tandis que celui-ci « se félicite d'être si bien protégé par le haut; certains autres mammifères le renversent sur le dos et se paient un bon gueuleton de tatou cru ». Car ce que nous comprenons soudain en lisant le grand Will Cuppy, c'est qu'il n'est pas incompatible d'écrire : « Comme les coccinelles sont rondouillettes et potelées, certaines personnes pensent qu'elles feraient mieux de porter des rayures », et de considérer quelques semaines plus tard que le suicide est la seule solution.

Mais oui. « Certains prétendent que le lama ressemble à un chameau sans la bosse. Il est impossible de ressembler à un chameau sans la bosse. » Il est en revanche possible de formuler cette observation tout en roulant les plus sombres pensées. On ne saurait pourtant qualifier de noir l'humour de Will Cuppy, qui évoquera au lecteur français tantôt celui d'Alphonse Allais, tantôt celui d'Alexandre Vialatte. C'est un humour plein d'alacrité, non dépourvu de science : « Les anciens Egyptiens considéraient qu'il était de bon augure de croiser un essaim d'abeilles sur son chemin. Ce qu'ils jugeaient de mauvais

augure, je ne saurais le dire. » Pline l'Ancien est régulièrement raillé pour ses approximations de naturaliste. Ainsi est-il faux de prétendre comme il le fit que les autruches apeurées enfouissent la tête dans le sable mais, « même si cette vieille légende ne nous apprend rien sur l'autruche, elle jette un éclairage sur la mentalité de Pline l'Ancien en nous montrant ce qu'il aurait fait s'il avait été une autruche ».

C'est donc le même cerveau qui conçoit cette phrase et, à quelque temps de là, le projet d'en finir avec la vie. Il aura fallu que Will Cuppy meure au milieu de ses paradoxes et de ses blagues pour que l'on se

## Quelle angoisse nourrissait la fantaisie de Will Cuppy et comment se brisait le cri pour devenir un rire ?

demande quelle angoisse nourrissait sa fantaisie et comment se brisait le cri pour devenir un rire, quelles forces mentales prodigieuses il rassemblait pour ne pas céder à l'amertume, au soulagement de la plainte. La méprise est si constante qu'il n'est pas certain que la leçon ait été suffisamment méditée. Alors j'insiste. Will Cuppy écrit : « On me demande souvent pourquoi les moustiques bourdonnent plus fort quand ils sont tout près de l'oreille. Je l'ignore. » Et il se tue. Peu de temps après avoir écrit ces mots, il se tue. Will Cuppy n'a pas écrit : La vie me fait peur, je souffre, personne ne m'aime, les femmes ont le cœur et le corps

hérissés de barbelés, l'homme est un loup pour l'homme et un sale type pour le loup. Il a écrit plutôt : « Dans le sud-est de l'Afrique, on appelle le phacochère indhlovudawani, un nom qui signifie : "Oh non, revoilà cet horrible animal !" » Il n'a pas écrit : Ce monde est un cloaque, un charnier perpétuellement en chantier, nos rêves sont des clous dorés plantés dans une tête de mort. Il a écrit : « Comme les tapirs sont courts sur pattes, ils n'ont pas vraiment besoin de trompe, mais il est trop tard pour y remédier maintenant. »

Will Cuppy fut un humoriste asocial, misanthrope, dépressif et suicidaire, mais ces quatre dernières qualités il n'en fit guère étalage dans ses livres. Jusqu'à n'en plus pouvoir, il sut ne pas complaire à son pessimisme, à sa mélancolie, mais les atteler à son œuvre comme une paire de chevaux fringants. Il eût été dommage de laisser se perdre tant de vigueur. « De toute manière, recevoir un coup de patte de la part d'un émeu n'est pas pire que bien des choses. La vie n'est pas une partie de plaisir, vous savez. » Et donc... tel fut ce très cher Will Cuppy et voici ce qu'il écrivit, avant de se retirer. ■

### COMMENT ATTIRER LE WOMBAT,

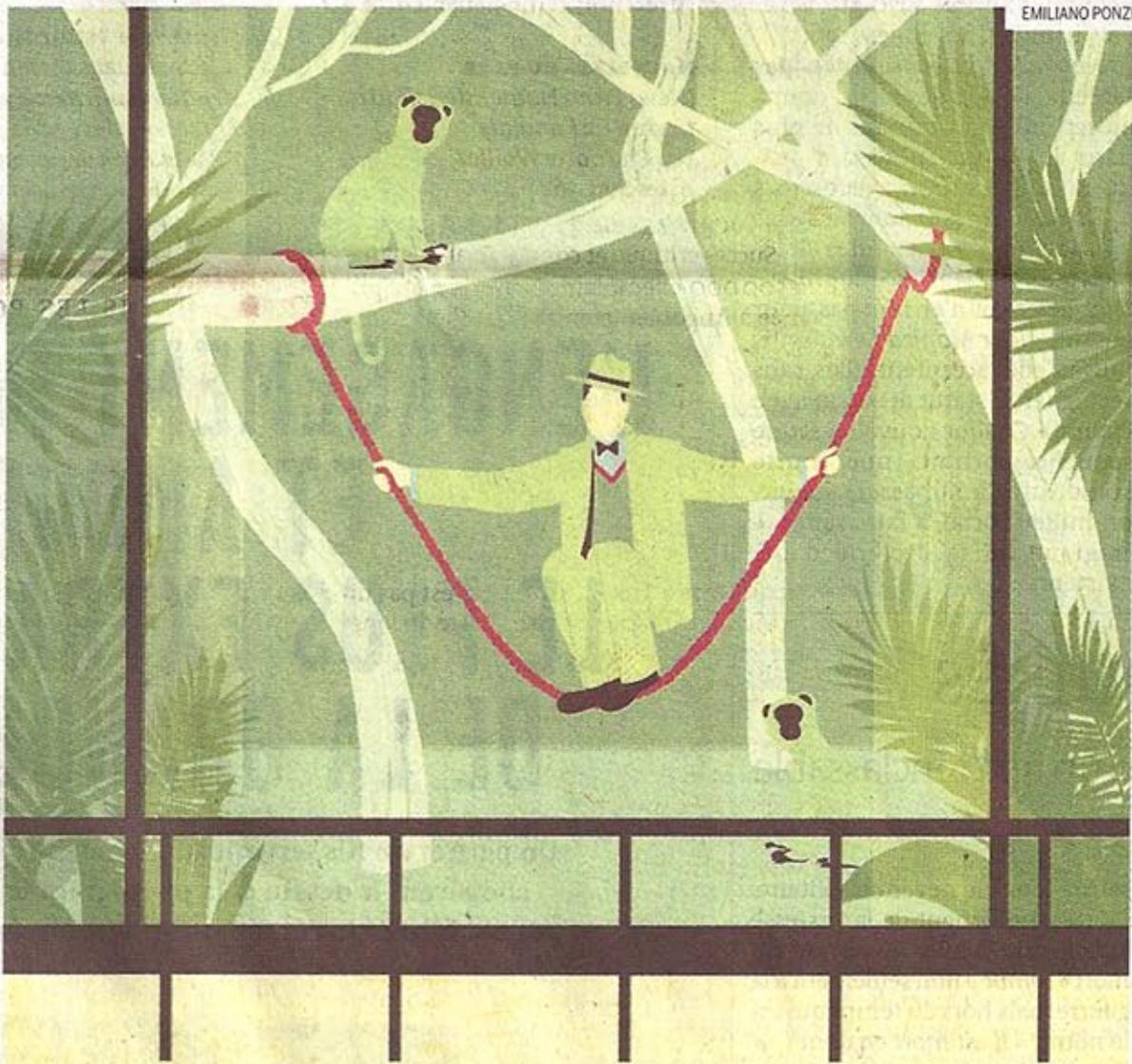
de Will Cuppy,

traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Frédéric Brument,

Wombat, « Les Insensés », 192 p., 18 €.

Signalons, du même auteur, la parution en poche de *Comment cesser d'exister*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Béatrice Vierne, Rivages Poche, 160 p., 7,65 €.



EMILIANO PONZI